

Démarche de travail en commun, par compétence (les sous-thèmes sont travaillés transversalement dans chaque séquence)

thierry.receveur@ac-strasbourg.fr

alice.faye@ac-strasbourg.fr

Travail sur l'oral (5 semaines)

Chaque professeur intervient sur une question différente mais connexe:

Lettres: Comparer les dires, observer l'impact de la forme sur le sens (thèmes de la séduction, de l'art et du pouvoir): Platon, extrait du *Gorgias*, Cicéron extraits des *Catilinaires*, Bossuet extrait du *Sermon sur la mort*, La Fontaine (*Le Corbeau et le renard*),

=> **textes autour de l'art de bien dire pour arriver à ses fins** + (peut-être cours sur la rhétorique chez Cicéron)

Philosophie: la parole performative, le rapport de la parole à l'être

Auteurs: Platon *Cratyle*, Aristote *Rhétorique*, *Genèse*

=> **Textes autour de la vérité et du mensonge dans la parole**

Ici, les textes sont abordés soit en lettres, soit en philosophie, mais on peut envisager des approches croisées.

Ces textes sont étudiés en vue d'une prestation qui sera une *disputatio* autour du thème « Faut-il toujours dire la vérité? » qui permet de faire se rejoindre nos deux approches (sur 2 ou 3 séances, 4 à 6h)

Question traitée: Faut-il toujours dire la vérité?

Modalités:

Chaque élève choisit librement de rejoindre un des groupes suivants installés dans la salle en trois groupes distincts.:

- un groupe OUI
- un groupe NON
- Un groupe indécis

Les élèves peuvent changer de groupe pendant la controverse en fonction de leur conviction.

Un élève se lève pour prendre la parole, tant qu'il parle, personne ne l'interrompt. Le professeur, pendant la controverse, est témoin, mais peut évoquer des pistes qui n'ont pas été envisagées, ou demander qu'une piste déjà évoquée ne le soit plus.

Quelques élèves sont désignés comme rapporteurs des séances et prennent note des échanges. Comme Cette production écrite permet le suivi d'une séance à l'autre, car les notes sont lues en début d'heure avant la reprise et seront distribuées à la fin du projet à l'ensemble du groupe.

Travail sur une oeuvre intégrale: (4-5 semaines)

Erasme: *Eloge de la folie*

Chaque enseignant travaille sur des textes ou des motifs de l'oeuvre. L'objectif est de rendre l'élève sensible à sa lecture, et de l'amener à choisir des textes qui lui ont semblé marquant en justifiant ses choix par écrit.

+ prolongements iconographiques (Bosch par exemple)

+ ouverture vers les musées (à Strasbourg Musée de l'oeuvre Notre Dame, exposition danse de 1513/ Saint Guy)

+ prolongement musical: Jordi Savall

+ visite de la bibliothèque humaniste de Sélestat

Tâche finale (à réaliser chez soi ou en classe): Réalisation d'un portfolio numérique avec un commentaire personnel (sélectionner 5 extraits marquants, en proposer une illustration iconographique ou musicale, et un commentaire personnel)

Travailler l'écriture longue (4-5 semaines)

Faire écrire aux élèves un essai qui développe une réflexion personnelle.

S'approprier une citation ou une question dans un florilège, puis justifier et commenter ce choix. Pour chaque question, les professeurs proposent un mini corpus (1 à 3 références) afin de nourrir la réflexion.

Travail d'écriture encadré par les deux enseignants. Découper la séance en 30 mn d'écriture et suivi de 20 mn.

En fonction de leur niveau, les élèves pourront écrire 3 pages ou bien plus.

A l'intérieur de la classe, un concours d'essai avec remise de prix peut-être organisé

Citations/questions proposées (à compléter):

- En amour, faut-il préférer une parole séduisante ou une parole vraie?
- « Words, words, words » *Hamlet*
- « La parole est un laminoir qui allonge toujours les sentiments », Flaubert, *Madame Bovary*
- « La parole sublime et divin phénomène, mystère ou dans un son s'incarne l'âme humaine », Lamartine, *La chute d'un ange*, 1838
- « La parole est d'argent mais le silence est d'or »
- Notre parole est un trou dans le monde » *Devant la parole*, Valère Novarina

Quelques extraits

1- Cicéron:

Extrait des *Catilinaires*, par exemple début de la première *Catilinaire* (traduction?)

« Jusqu'à quand abuseras-tu de notre patience, Catilina ? Combien de temps encore serons-nous ainsi le jouet de ta fureur ? Où s'arrêteront les emportements de cette audace effrénée ? Ni la garde qui veille la nuit sur le mont Palatin¹, ni les postes répandus dans la ville², ni l'effroi du peuple, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix, pour la réunion du sénat, de ce lieu le plus sûr de tous, ni les regards, ni le visage de ceux qui t'entourent, rien ne te déconcerte ? Tu ne sens pas que tes projets sont dévoilés ? Tu ne vois pas que ta conjuration reste impuissante, dès que nous en avons tous le secret ? Penses-tu qu'un seul de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et la nuit précédente³, où tu es allé, quels hommes tu as réunis, quelles résolutions tu as prises ?

O temps ! ô moeurs ! Le Sénat connaît tous ces complots, le consul les voit ; et Catilina vit encore. Il vit ? que dis-je ? il vient au Sénat ; il prend part aux conseils de la République ; son oeil choisit et désigne tous ceux d'entre nous qu'il veut immoler. Et nous, hommes pleins de courage, nous croyons assez faire pour la République, si nous échappons à sa fureur et à ses poignards. Il y a longtemps, Catilina, que le consul aurait dû t'envoyer à la mort, et faire tomber sur ta tête le coup fatal dont tu menaces les nôtres.

¹Le mont Palatin, situé à peu près au centre des sept collines sur lesquelles la ville s'était successivement étendue, les dominait toutes. Ce lieu, premier berceau de Rome, offrait donc dans les temps de trouble la position la plus favorable pour établir des postes de surveillance et résister aux tentatives populaires. C'était en même temps le plus beau, le plus salubre quartier de la ville, celui que les plus riches citoyens aiment toujours à habiter, et où demeuraient Cicéron et Catilina lui-même.

²Le Sénat avait en effet ordonné la mise en place de ces postes en ayant appris qu'un des alliés de Catilina avait pris les armes non loin de Rome

³La veille, Catilina avait tenu une assemblée avec ses partisans pour décider la mort de Cicéron

(...) Nous sommes armés contre toi, Catilina, d'un sénatusconsulte⁴ d'une rigueur terrible ; ni la sagesse ni l'autorité de cet ordre ne manquent à la république ; c'est nous, je le dis ouvertement, c'est nous consuls qui lui manquons. »

2- *Sermon sur la mort*, Bossuet, 1662 (extrait à définir, exorde?)

3- PLATON, *Gorgias*

Les simulacres de la rhétorique

GORGIAS.

Et si tu savais tout, Socrate, si tu savais que la rhétorique embrasse, pour ainsi dire, la vertu de tous les autres arts ! Je vais t'en donner une preuve bien frappante. Je suis souvent entré, avec mon frère et d'autres médecins, chez certains malades qui ne voulaient point ou prendre une potion, ou souffrir qu'on leur appliquât le fer ou le feu. Le médecin ne pouvant rien gagner sur leur esprit, j'en suis venu à bout, moi, sans le secours d'aucun autre art que de la rhétorique. J'ajoute que, si un orateur et un médecin se présentent dans une ville, et qu'il soit question de disputer de vive voix devant le peuple, ou devant quelque autre assemblée, sur la préférence entre l'orateur et le médecin, on ne fera nulle attention à celui-ci, et l'homme qui a le talent de la parole sera choisi, s'il entreprend de l'être. Pareillement, dans la concurrence avec un homme de toute autre profession, l'orateur se fera choisir préférablement à qui que ce soit, parce qu'il n'est aucune matière sur laquelle il ne parle en présence de la multitude d'une manière plus persuasive que tout autre artisan, quel qu'il soit. Telle est l'étendue et la puissance de la rhétorique. Il faut cependant, Socrate, user de la rhétorique, comme on use des autres exercices : car, parce qu'on a appris le pugilat, le pancrace, le combat avec des armes véritables, de manière à pouvoir vaincre également ses amis et ses ennemis, on ne doit pas pour cela frapper ses amis, les percer ni les tuer ; mais, certes, il ne faut pas non plus, parce que quelqu'un ayant fréquenté les gymnases, s'y étant fait un corps robuste, et étant devenu bon lutteur, aura frappé son père ou sa mère, ou quelque autre de ses parents ou de ses amis, prendre pour cela en aversion et chasser des villes les maîtres de gymnase et d'escrime ; car ils n'ont dressé leurs élèves à ces exercices qu'afin qu'ils en fissent un bon usage contre les ennemis et les médians, pour la défense, et non pour l'attaque, et ce sont leurs élèves qui, contre leur intention, usent mal de leur force et de leur adresse ; il ne s'en suit donc pas que les maîtres soient mauvais, non plus que l'art qu'ils professent, ni qu'il en faille rejeter la faute sur lui ; mais elle retombe, ce me semble, sur ceux qui en abusent. On doit porter le même jugement de la rhétorique. L'orateur est, à la vérité, en état de parler contre tous et sur toute chose ; en sorte qu'il sera plus propre que personne à persuader en un instant la multitude sur tel sujet qu'il lui plaira ; mais ce n'est pas une raison pour lui d'enlever aux médecins ni aux autres artisans leur réputation, parce qu'il est en son pouvoir de le faire. Au contraire, on doit user de la rhétorique comme des autres exercices, selon les règles de la justice. Et si quelqu'un, s'étant formé à l'art oratoire, abuse de cette faculté et de cet art pour commettre une action injuste, on n'est pas, je pense, en droit pour cela de haïr et de bannir des villes le maître qui lui a donné des leçons : car il ne lui a mis son art entre les mains qu'afin qu'il s'en servît pour de justes causes ; et l'autre en fait un usage tout opposé. C'est donc le disciple qui abuse de l'art qu'on doit haïr, chasser, faire mourir, et non pas le maître.[...]

SOCRATE.

Pour moi, j'ignore si la rhétorique que Gorgias professe est ce que j'ai en vue ; d'autant plus que la discussion précédente ne nous a pas découvert clairement ce qu'il pense. Quant à ce que j'appelle rhétorique, c'est une partie d'une certaine chose qui n'est pas du tout belle.

GORGIAS.

De quelle chose, Socrate ? dis, et ne crains point de m'offenser.

SOCRATE.

Il me paraît donc, Gorgias, que c'est une profession, où l'art n'entre à la vérité pour rien, mais qui suppose dans une âme du tact, de l'audace, et de grandes dispositions naturelles à converser avec les hommes. J'appelle flatterie le genre auquel cette profession se rapporte. Ce genre me paraît se diviser en je ne sais combien de parties, du nombre desquelles est la cuisine. On croit communément que c'est un art ; mais, à mon avis, ce n'en est point un : c'est seulement un usage, une routine. Je compte aussi parmi les parties de la flatterie la rhétorique, ainsi que la toi-

⁴Le premier soin de Cicéron alarmé avait été de provoquer de la part du sénat le décret dont la formule solennelle mettait entre les mains des consuls une véritable dictature temporaire

lette et la sophistique, et j'attribue à ces quatre parties quatre objets différents. Maintenant, si Polus veut m'interroger, qu'il interroge ; car je ne lui ai pas encore expliqué quelle partie de la flatterie est, selon moi, la rhétorique. Il ne s'aperçoit pas que n'ai point achevé ma réponse ; et, comme si elle était achevée, il me demande si je ne tiens point la rhétorique pour une belle chose. Pour moi, je ne lui dirai pas si je la tiens pour belle ou pour laide, qu'auparavant je ne lui aie répondu ce que c'est. Cela ne serait pas dans l'ordre, Polus. Demande-moi donc, si tu veux l'entendre, quelle partie de la flatterie est, selon moi, la rhétorique.

POLUS.

Soit : je te le demande. Dis-moi quelle partie c'est.

SOCRATE.

Comprendras-tu ma réponse ? La rhétorique est, selon moi, le simulacre d'une partie de la politique.

POLUS.

Mais encore, est-elle belle ou laide ?

SOCRATE.

Je dis qu'elle est laide ; car j'appelle laid tout ce qui est mauvais, puisqu'il faut te répondre comme si tu comprenais déjà ma pensée. [...] Voyons si je pourrai te faire entendre plus clairement ce que je veux dire. Je dis qu'il y a deux arts qui se rapportent au corps et à l'âme. Celui qui répond à l'âme, je l'appelle politique. Pour l'autre, qui regarde le corps, je ne saurais le désigner d'abord par un seul nom. Mais quoique la culture du corps soit une, j'en fais deux parties, dont l'une est la gymnastique, et l'autre la médecine. En divisant de même la politique en deux, je mets la puissance législative vis-à-vis de la gymnastique, et la puissance judiciaire vis-à-vis de la médecine. Car la gymnastique et la médecine d'un côté, et de l'autre la puissance législative et la judiciaire ont beaucoup de rapport entre elles, car elles s'exercent sur le même objet ; mais elles ont entre elles aussi quelques différences. Ces quatre arts étant tels que j'ai dit, et ayant toujours pour but le meilleur état possible, les uns du corps, les autres de l'âme, la flatterie s'en est aperçue, non point par réflexion, mais par un certain tact, et, s'étant partagée en quatre, elle s'est insinuée sous chacun de ses arts, et s'est donnée pour celui sous lequel elle s'est glissée. Elle ne se met nullement en peine du bien ; mais par l'appât du plaisir, elle attire et séduit la folie, et s'en fait adorer. La cuisine s'est glissée sous la médecine, et s'attribue le discernement des aliments les plus salutaires au corps ; de façon que si le médecin et le cuisinier avaient à disputer ensemble devant des enfants, ou devant des hommes aussi peu raisonnables que les enfants, pour savoir qui des deux, du cuisinier ou du médecin, connaît mieux les qualités bonnes et mauvaises de la nourriture, le médecin mourrait de faim. Voilà donc ce que j'appelle flatterie, et c'est une chose que je dis laide, Polus, car c'est à toi que j'adresse ceci, parce qu'elle ne vise qu'à l'agréable et néglige le bien. J'ajoute que ce n'est point un art, mais une routine, d'autant qu'elle n'a aucun principe certain sur la nature des choses dont elle s'occupe, et qu'elle ne peut rendre raison de rien. Or, je n'appelle point art toute chose qui est dépourvue de raison. Si tu prétends me contester ceci, je suis prêt à te répondre. La flatterie en fait de ragoûts s'est donc cachée sous la médecine, comme je l'ai dit. Sous la gymnastique s'est glissée de la même manière la toilette, pratique frauduleuse, trompeuse, ignoble et lâche, qui emploie pour séduire les airs, les couleurs, le poli, les vêtements, et substitue le goût d'une beauté empruntée à celui de la beauté naturelle que donne la gymnastique. Et, pour ne pas m'étendre, je te dirai, comme les géomètres (peut-être ainsi me comprendras-tu mieux) que ce que la toilette est à la gymnastique, la cuisine l'est à la médecine ; ou plutôt de cette manière : ce que la toilette est à la gymnastique, la sophistique l'est à la puissance législative ; et ce que la cuisine est à la médecine, la rhétorique l'est à la puissance judiciaire. Telles sont les différences naturelles de ces choses ; mais comme elles ont aussi des rapports ensemble, les sophistes et les rhéteurs se confondent avec les législateurs et les juges, s'appliquent aux mêmes objets, et ne savent pas eux-mêmes quel est leur véritable emploi, ni les autres hommes non plus. Si l'âme, en effet, ne commandait point au corps, et que le corps se gouvernât lui-même ; si l'âme n'examinait point par elle-même, et ne discernait pas la différence de la cuisine et de la médecine, mais que le corps en fût juge et qu'il les estimât par le plaisir qu'elles lui procurent, rien ne serait plus commun, mon cher Polus, que ce que dit Anaxagoras (et tu connais cela, assurément) : toutes choses seraient confondues, on ne pourrait distinguer ce qui est salutaire en fait de médecine et de cuisine. Tu as donc entendu ce que je pense de la rhétorique : elle est par rapport à l'âme ce que la cuisine est par rapport au corps.

PLATON, *Gorgias*. (traduction de Victor Cousin).